

Achille Mbembe et l'écriture de l'histoire contemporaine de l'Afrique

Ludovic Boris POUNTOUGNIGNI NJUH

Résumé

Cet article analyse la manière dont Achille Mbembe se situe dans le champ historiographique africain contemporain. L'objectif est de sonder, à travers ses écrits, ce qui peut tenir lieu d'exigences nouvelles de l'historiographie africaine contemporaine. Comment écrire l'histoire de l'Afrique dans une humanité en crises multiformes depuis au moins le siècle dernier ? Comment situer l'Afrique dans l'histoire de l'humanité dont elle ne peut plus évoluer en marge ? L'analyse des concepts tels que « postcolonie », afropolitanisme, devenir-nègre-du-monde et Afrique-Monde permet à l'étude de scruter le rapport de Mbembe aux approches contemporaines d'écriture de l'histoire de l'Afrique. Elle engage la réflexion sur la piste d'une activité heuristique de la traversée et une écriture qui magnifie le lien et l'en-commun dans un contexte d'amplification de l'inimitié parmi les races, les nations et les continents.

Mots-clés : Achille Mbembe, postcolonie, épistémologie, historiographie, Afrique-Monde.

Abstract

This article analyses Achille Mbembe's thesis in contemporary African historiography. The aim is to explore, through his writings, elements that can appear as the new requirements of contemporary African historiography. How can African history be written in a global context characterised by entangled crises since the last century? How is it possible to apprehend Africa as part of the history of humanity to whom she fully belongs to? By analysing concepts such as "postcolony", Afropolitanism, black-becoming-of-the-world and *Afrique-Monde*, the paper examines Mbembe's arguments on contemporary approaches to writing the history of Africa. It sheds light on an epistemology of transition that magnifies interdependence and the sense of community in a context of growing enmity between races, nations and continents.

Keywords: Achille Mbembe, postcolony, epistemology, historiography, *Afrique-Monde*.

Introduction

Achille Mbembe naît en juillet 1957 et passe une bonne partie de son enfance à Malandè, près d'Otéle dans l'actuelle région du Centre au Cameroun. Éduqué chez les Dominicains, engagé dans la Jeunesse Estudiantine Chrétienne (JEC), il commence ses études supérieures à l'Université de Yaoundé en 1978. Dans un contexte où l'État a rendu taboue l'histoire de la décolonisation et occulté la mémoire de nombreux nationalistes (voir Noumbissie Tchouaké, 2017, p. 9-10), son mémoire de maîtrise aborde la violence dans la société bassa du Sud-Cameroun. Il ne fait pas l'objet d'une défense publique ; mais son diplôme est délivré... En 1980, il pose ses valises en Tanzanie. Paris est sa destination suivante en 1982. Jusqu'en 1984, son séjour est motivé par la réalisation d'une thèse de doctorat d'État sur le mouvement nationaliste camerounais à l'Université de Paris-I (Panthéon-Sorbonne). Il s'inscrit également à Sciences-Po et décroche un Diplôme d'études approfondies (DEA). La décennie 1986-1996 est celle du séjour étatsunien comme enseignant dans de nombreuses universités : Columbia, Duke, Harvard, Brookings Institution (Washington) et Irvine (Californie). Une partie de cette trajectoire est retracée dans un texte paru au début des années 1990 (Mbembe, 1993). Influencé entre autres par des historiens, philosophes et sociologues, il s'intéresse à l'histoire des idées et des luttes politiques, la science politique et la philosophie. En juillet 1996, Mbembe devient Secrétaire exécutif du Conseil pour le Développement de la Recherche en Sciences Sociales en Afrique (CODESRIA) dont le siège est à Dakar au Sénégal. L'historien qui renoue avec le continent estime qu'il est nécessaire de percevoir l'Afrique à partir de ce qu'elle représente dans ses réalités propres. Cependant, il faut prendre garde au discours autocentré car « parler *en tant qu'Africain* ne garantit pas grand-chose, parfois pas même une certaine mesure d'authenticité » comme il explique plus tard (Mbembe, 2017, p. 381). Pour une épistémologie qui échappe aux pièges de la catégorisation, il faut surtout s'éloigner du champ lexical de l'absence ou de manque que nourrit le discours complaisant sur la « particularité » africaine et sur ce que devrait être le continent.

Alors qu'il quitte le CODESRIA et s'installe en Afrique du Sud au Witwatersrand Institute of Social and Economic Research (WISER), Mbembe publie en janvier 2000 un ouvrage dont le profil épistémologique pose les bases de sa production scientifique de ces deux dernières décennies : *De la postcolonie : essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*. Il est traduit et publié en anglais sous le titre *On the Postcolony* aux USA en 2001. L'ouvrage part du postulat suivant lequel, héritière d'une certaine tradition historiographique née l'époque coloniale, la théorie sociale a échoué à rendre compte du temps vécu dans sa multiplicité et ses simultanités, sa volatilité, sa présence et ses latences, au-delà des catégories paresseuses du permanent et du changeant qu'affectionnent tant d'historiens (Mbembe, 2000). Sur quoi Mbembe cherche-t-il à attirer l'attention et comment entend-t-il situer l'Afrique dans l'histoire de l'humanité ? Depuis lors, sa réflexion a gravité autour des concepts de « postcolonie » (Mbembe, 2000), d'« Afropolitanisme » (Mbembe, 2010), de « devenir nègre du monde » (Mbembe, 2013), d'Afrique-Monde (Mbembe et Sarr, 2017), entre autres : quelle est leur portée pour la production des savoirs et l'écriture du point de vue de la science historique ? En Afrique, l'écriture du soi en général et notamment l'écriture de l'histoire constitue en effet un enjeu majeur pour la construction de l'identité et du devenir du continent dans le concert des nations (Ndlovu-Gatsheni, 2021 ; Tickner and Wæver, 2009). Ce texte part de l'idée qui veut que l'évolution de la pensée d'Achille Mbembe soit

associée à une manière d'aborder la succession des événements dans le temps. L'on estime en effet que son activité heuristique articule à une approche de construction de l'histoire aux potentialités multiples. L'objectif est donc de sonder à travers les écrits de Mbembe des exigences nouvelles de l'historiographie africaine contemporaine. Se fondant sur l'analyse du discours et des contenus, le texte se livre à une radioscopie des éléments de recalibrage épistémique suggérée par le concept de « postcolonie ». Sur la même lancée, les implications méthodologiques et sémantiques du concept constituent une entrée pour étudier sa définition de la fonction de l'écriture dans le champ historiographique africain.

1. La « postcolonie », une approche dialectique des discours historiographiques contemporains sur l'Afrique

L'historiographie est un discours sur la société et les hommes qui l'ont édifié. C'est l'activité de production des connaissances sur le passé permettant de construire une mémoire et une identité à même de consolider au sein d'une communauté le sentiment de continuité et de durabilité dans le temps qui s'écoule (Behr, 2015 ; Bod, 2013 ; Hama et Ki-Zerbo, 1999). Les travaux d'Achille Mbembe abordent sur un ton critique voire de disqualification les approches dominantes le débat sur l'écriture de l'histoire de l'Afrique depuis l'époque coloniale. L'approche épistémologique de *De la postcolonie* pose en effet pour principe de réflexion une démarche dialectique à l'égard du discours afropessimiste occidental d'une part et de l'afrocentrisme d'autre part.

1.1. L'afropessimisme du discours occidental comme une pensée obsolète

L'Afrique a une tradition historiographique ancienne. L'on peut la percevoir dans l'œuvre des scribes dans l'Égypte antique qui consignent sur les papyrus les hauts faits des dirigeants et des traits de culture et de civilisation. À la différence de cet âge de l'écriture, l'oralité représente la forme de construction et de transmission du récit sur le passé communautaire au moment de la redistribution démographique et de la constitution des royaumes et empires après le déclin de l'empire pharaonique. Le double contact avec le monde arabe, puis avec l'Occident esclavagiste à partir du XV^e siècle, rétablit l'écriture comme support de l'histoire. Ce siècle marque également le début de la construction en Occident d'une bibliothèque afropessimiste contre laquelle émerge, avec les mouvements antiesclavagistes, une historiographie protonationaliste. Celle-ci la prend à rebours en contestant la littérature sur le bien-fondé de la traite des Noirs (Kouosseu, 2010, p. 207-217). Élaboré dans le contexte de la traite des esclaves et de la colonisation, l'historiographie afropessimiste est alors appréhendée par Mbembe comme avatar de l'imagination raciste. Gouverné par la haine et l'exécration des Noirs, le mépris du continent et tout ce qu'il représente, ce discours se distingue par son caractère malveillant et irrationnel, jamais loin de l'injure. L'Afrique en général et l'Afrique subsaharienne en particulier se déploient presque toujours dans le cadre ou à la lisière d'un métatexte dans lequel le cours de la vie des Africains s'inscrit sous le double signe de l'étrangeté et du monstrueux. L'Africain y apparaît sous les traits de l'animal ou de la bête et le continent qu'il habite se résume à une :

figure acéphale de la folie et étrangère à toute notion de centre, de hiérarchie et de stabilité, [une] immense caverne ténébreuse où viendraient se brouiller tous les repères et toutes les distinctions, et se dévoileraient les failles d'une histoire humaine tragique et malheureuse : pêle-mêle de demi-crédation et d'inachèvement, étranges signes, mouvements convulsifs, bref, abîme illimité au creux duquel tout ce qui se fait se fait sous la forme du fracas, de la béance et du chaos primordial (Mbembe, 2000, p. 10).

Le discours afropessimiste est ainsi caractérisé comme un processus d'écriture de l'histoire qui ne tient pas compte des dynamiques propres à l'Afrique, car il n'y a presque jamais de discours sur l'Afrique pour elle-même. Elle n'est convoquée que pour renforcer l'idée selon laquelle l'Occident a échappé à la barbarie qui caractérise le continent. Ancré dans la pensée hégélienne, ce discours repose pour l'essentiel sur le « préjugé beaucoup trop simpliste et trop étroit selon lequel les formations sociales africaines relèveraient d'une catégorie spécifique, celle des sociétés simples ou encore des sociétés de tradition [et où] l'idée même du progrès viendrait s'y désintégrer » (*Ibid.*, p. 11-12). La théorie sociale qui le sous-tend cherche alors permanemment à se légitimer en arguant de sa capacité à construire une grammaire universelle et engendre ainsi des formes de connaissances fondées sur la catégorisation et la classification. Dans cette hiérarchisation, l'Occident surplombe toutes les autres sociétés qualifiées de primitives (*Ibid.*, p. 25). Mbembe corrobore sur cette lancée un auteur parmi ceux qui l'ont influencé, Jean-Marc Ela (1994, p. 70) qui a affirmé avant lui :

Dans l'imaginaire occidental, l'autre est le support privilégié des phantasmes originaires et un lieu d'élection pour des expériences utopiques. En lui-même, il n'a pas de consistance et de valeur propres. Quand on s'intéresse à ses formes de parenté, à ses systèmes politiques, à sa vie matérielle, à son langage ou à ses croyances, c'est toujours en référence à ce qui demeure le modèle. [...] Tout pousse à croire à la domination blanche chargée de faire progresser l'espèce humaine tout entière [...]. Ainsi, le Discours sur l'autre dont la différence fait problème devient discours sur la civilisation de l'homme par l'homme qui prône l'assimilation des sauvages, discours marqué par l'ethnocentrisme, la peur et le mépris de l'autre, la paix blanche et la conversion de l'autre à soi.

Le discours afropessimiste a donc ceci de limitant en ce qu'il aborde l'Afrique à partir d'un préjugé, celui de congédier d'avance toute acception contraire au manque et au retard des sociétés qui s'y seraient constituées avant l'occupation coloniale européenne. De même, en se définissant à la fois comme perception efficace de la modernité et en se voulant porteuse d'une grammaire universelle, les structures conceptuelles et les représentations fictives condamnent l'historiographie coloniale à des généralités, déniaient au passage aux sociétés africaines toute consistance historique pour les définir comme altérité opposée, végétant dans l'état de nature et antinomique de l'Occident. Dans le sillage des décolonisations, des africanistes avaient entrepris de démontrer l'absurdité de l'afropessimisme. Mais en donnant l'impression de s'éterniser dans la rhétorique de la négation, la capacité du discours afrocentriste à générer un nouveau regard sur les sociétés africaines s'est estompée graduellement.

1.2. L'afrocentrisme et le plafond de verre de l'altérité

L'afrocentrisme apparaît sous la plume de Mbembe (2000) comme un discours développé par des penseurs africains mus par la volonté de rebâtir une histoire de la « nation nègre » et qui ont consacré leur œuvre à offrir aux Africains une figure de leur destin historique saturée de sens. Il situe son essor dans le cadre du projet général d'affranchissement de la servitude et de l'assimilation coloniale. Il faut en

effet de souligner qu'après la Seconde Guerre mondiale le processus de décolonisation s'accompagne d'un projet de réécriture de l'histoire de l'Afrique par une génération d'historiens africains qui reprennent le flambeau de l'historiographie protonationaliste en mettant un point d'honneur sur l'érudition et la rigueur méthodologique. Ces penseurs, au rang desquels il y a Cheikh Anta Diop (1979[1954]), Engelbert Mveng (1963), Joseph Ki-Zerbo (1978), Théophile Obenga (2001), comptent attester des capacités des Africains à s'insérer dans le concert des nations et à forger leur destin. Face à une histoire qui ternit l'Afrique, ces auteurs s'attaquent au discours occidental destiné à légitimer la « mission civilisatrice » et la domination du continent (Diop, 1979[1954], p. 14 ; Heers, 2006, p. 154 ; Bah, 2015, p. 13-16). Ce renouvellement de perspective méthodologique reposait sur un autre, notamment celui du regard qui s'efforce de se poser encore toujours plus loin dans le passé tout en soulignant l'antériorité et l'historicité des civilisations négro-africaines. Cette approche a rendu possible la rupture épistémologique à l'issue du colloque du Caire de 1974. Ébréchant l'argument phare de l'historiographie coloniale à savoir l'anhistoricité des sociétés africaines, elle permet de restaurer l'Afrique en tant que composante de l'histoire universelle (Pountougnigni Njuh, 2017, p. 113-117 ; UNESCO, 1986[1978], p. 74-103).

En demeurant dans l'opposition à l'africanisme eurocentriste comme moyen d'affirmation, l'historiographie afrocentriste devient cependant victime de ce qui paraît comme un enferment. Au début des années 1980 s'amorce un basculement vers une historiographie nouvelle, une « Nouvelle Histoire » appelée à « dépasser l'histoire », dont la finalité n'est pas pour les Africains de rester figer dans la comparaison et de se gargariser d'une histoire plus belle que celle des autres, mais explore d'autres champs du devenir des sociétés africaines et de l'humanité tout entière. Ce besoin de dépassement ressenti par les pionniers l'afrocentrisme dont Obenga (1980, p. 9-11 et 2001, p. 112) n'est toutefois pas pleinement approprié par la relève. Cette dernière reste en effet éblouie par l'œuvre accomplie pendant un peu plus de trois décennies, du temps des décolonisations au colloque du Caire de 1974, pour l'« insertion harmonieuse [de l'Afrique] insertion harmonieuse dans le monde moderne » (Diop, 1979[1954], p. 225). Ainsi, cette relève cherche-t-elle encore à construire son discours à partir de l'évocation du drame du Noir dans le regard de l'Occident (Ela, 1994, p. 70-71). Par conséquent, la recherche et l'historiographie afrocentristes continuent d'une certaine manière de « magnifier l'Afrique et son histoire à travers un discours fondé sur la redécouverte de ce qui était censé être l'essence, le génie propre de la race noire [...], d'actualiser les possibilités qui étaient supposées être les siennes, ses capacités propres et sa puissance à se donner à elle-même une forme de raison dans l'histoire, afin d'en faire une composante de l'histoire universelle » (Mbembe, 2000, p. 30). Ce faisant, cette approche des sociétés africaines a fini, selon Mbembe (2000, p. 31-33), par s'aliéner toute profondeur philosophique et à se résumer ainsi à un discours sclérosé qui élabore sa connaissance de l'Afrique sur la base de données souvent fragmentaires. À force d'insister sur l'absoluité du moi africain, l'afrocentrisme s'immobilise dans la dualité et entretient une crispation identitaire autour du monde noir dans les débats historiographiques.

En s'enlisant dans des fixations, l'un à partir de la négation de l'humanité de l'Afrique et l'autre en continuant de se dépenser sur la déconstruction d'un discours malveillant, l'afropessimisme et l'afrocentrisme ont fini par figer le questionnement et atténué la « véritable décolonisation des sciences de l'homme en Afrique » au

moyen d'une pratique de l'innovation qui échappe à l' « emprise des modèles » (Ela, 1994, p. 123). Diminués par la guerre de canons, les approches euro- et afro-centrées sont devenues inaptes à rendre « rendre compte du *temps vécu* » (Mbembe, 2000, p. 20). Elles ont en effet laissé de côté les enchevêtrements et les développements qui meublent la trajectoire propre aux sociétés ayant subi l'expérience coloniale et expliquent leur être dans le monde. S'il en est ainsi des tendances qui ont dominé les « études africaines » au XXe siècle, comment se réhabiliter l'écriture historique au début du XXIe siècle ?

2. L'écriture comme apologie du lien entre l'Afrique et le monde

L'écriture de l'histoire tel qu'envisagée par Mbembe se caractérise par son énonciation dialectique par rapport aux discours historiographiques sus-évoqués. Deux paradigmes constituent les piliers de sa démarche. Il s'agit d'une part de la violence coloniale comme moment complexe de redéfinition l'altérité à cause d'un enchevêtrement des temporalités, au-delà des catégories analytiques du changeant et du permanent. D'autre part, l'*ennégrisement* du monde qui en résulte situe la réhabilitation du sens de la communauté comme enjeu de l'écriture historique chez Mbembe.

2.1. L'histoire comme enchevêtrement de temporalités rythmées par la violence

Le concept de « postcolonie » évoque *a priori* le champ de la *postcolonial theory* (voir Arjun, 1996 ; Chakrabarty, 2008[2000]) ou encore des études subalternes. Chez Mbembe (2000), il se veut trouver un nouvel usage et un sens nouveau sens. Il l'envisage en effet comme une lucarne d'étude critique de l'identité propre de la trajectoire historique des sociétés ayant fait, particulièrement au XXe siècle, l'expérience de la colonisation, considérée comme une relation de violence par excellence. Ordre symbolique et physique, cette expérience est « une pluralité chaotique, pourvue d'une cohérence interne, de systèmes de signes bien à elle, de manières propres de fabriquer des simulacres ou de reconstruire des stéréotypes, d'un art spécifique de la démesure, de façons particulières d'exproprier le sujet de ses identités » (Mbembe, 2000, p. 140). En s'immobilisant dans la guerre des canons, les approches historiographiques euro- ou afro-centrées ont négligé les questions philosophiques de fond qui rythment ces enchevêtrements indissociables de la trajectoire historique de l'Afrique contemporaine. Ceux-ci forment pourtant un ensemble de pratiques socialement produites, matériellement codifiées et symboliquement objectivées, qui ne sont pas seulement discursives ou langagières dans la mesure où la construction du soi africain, comme sujet réflexif, passe aussi par le faire voir, le voir, l'ouïr, le goûter, le sentir, le désir ou le toucher. Dès lors, le sujet africain apparaît comme n'importe quel autre sujet humain, c'est-à-dire porteur d'actes signifiants, et non une créature dont l'indécent s'affirmerait dans l'opposition à l'autre. Il doit donc être sorti de la passivité dans laquelle l'inscrivent les discours afropessimiste et afro-radicaliste, et crédité de la capacité d'assumer la responsabilité de son destin (*Ibid.*, p. 16-17). Il propose ainsi une critique de soi et invite à la pensée de la responsabilité inscrite dans le mouvement ou l'action (Abadie, 2014).

Au lieu d'inscrire l'évolution de l'Afrique dans une perspective tutélaire qui l'aliène aux notions de progrès et de modernité occidentales, le concept de « postcolonie » articule une approche de l'historiographie africaine qui interroge la manière dont l'Africain s'est lui-même projeté dans le temps, dans l'espace et dans son rapport avec l'autre, africain ou non africain. Il s'agit d'interroger sa conscience historique en réhabilitant les notions d'*époque* et de *durée*, dont les perceptions ont été influencées par la prégnance de la violence dans la situation coloniale, et de penser le statut de ce temps propre qu'est le *temps à l'état naissant* ou, mieux encore, le *temps en cours* (Mbembe, 2000, p. 33-36). Cette proximité avec l'expérience vécue rend compte de la nécessité pour l'histoire de « recomposer la mentalité des hommes d'autrefois ; se mettre dans leur tête, dans leur peau, dans leur cervelle pour comprendre ce qu'ils furent, ce qu'ils voulurent, ce qu'ils accomplirent » (Febvre, 1992[1952], p. 112). Le temps de l'Afrique ne saurait ainsi s'aliéner à tout autre, même s'il lui fait écho et envisage la chronologie comme une combinaison de plusieurs temporalités. Pour Mbembe (2000, p. 21) : « La légalité propre des sociétés africaines, leurs propres raisons d'être et leur rapport à rien d'autre qu'à elles-mêmes s'enracinent dans une multiplicité de temps, de rythmes et de rationalités qui, bien que particuliers et, parfois, locaux, ne peuvent pas être pensés en dehors d'un monde qui s'est [...] dilaté ». Ainsi, il n'y a plus d'« historicité propre de ces sociétés qui ne soit, elle-même, encastrée dans autres temps et rythmes que conditionna largement la domination européenne » (*Ibid.*, p. 21-22). Mbembe s'inscrit alors à contre-courant de l'écriture qui aborde l'autre pour relever la différence et la nécessité de (re)centrer l'histoire autour d'une race et d'un continent.

Cette caractérisation du temps reprend une préoccupation qui jalonne l'historiographie contemporaine de l'Afrique sur la chronologie. Dans la perspective du détachement et de réhabilitation d'un-être-dans-le-monde propre aux sociétés africaines, *a posteriori* élaguée des stigmates de la colonisation, l'une des préoccupations soulevées par les historiens africains dès les premières initiatives de réécriture de l'histoire du continent après la Seconde Guerre mondiale. Et pour cause : en tant qu'outil de repère, elle permet en effet de situer les événements dans le temps, afin d'établir les corrélations qui peuvent exister entre les faits relevant des époques différentes. Elle fournit la position objective des événements, définit notre situation par rapport aux événements et situe une société dans la vastitude de l'histoire. C'est pourquoi, affirme Joseph Ki-Zerbo (1978, p. 16), « l'historien qui veut remonter le passé sans repère chronologique ressemble à un voyageur qui parcourt dans une voiture sans compteur une piste sans borne kilométrique ». Jan Vansina (1999, p. 182) atteste de cela quand il déclare : « sans chronologie, il n'y a pas d'histoire, puisqu'on ne peut plus distinguer ce qui précède de ce qui suit ». De même, ajoute Louis Halphen (2005, p. 18) : « faute de [chronologie] il n'y a pas d'histoire ». Par les repères qu'elle fixe à l'attention de l'historien, la chronologie offre ainsi des points d'accès dans la fresque du temps.

En Afrique, la chronologie s'est longtemps posée comme nécessité de validation des perspectives de continuité ou de discontinuité entre les époques. D'une part, l'historiographie coloniale est parvenue à imposer un découpage exprimant l'évolution de l'Occident à savoir : l'Antiquité, le Moyen-Âge, les Temps modernes et les Temps contemporains. Certains africanistes eurocentristes ont ensuite réduit le découpage en trois périodes articulées autour du moment colonial comme début de l'histoire en Afrique (Dika-Akwa Nya Bonambele, 1982). Il s'agit des périodes précoloniale, coloniale et post-coloniale. Dès la fin de la première moitié du XX^e

siècle, l'œuvre de la réécriture de l'histoire de l'Afrique par les historiens africains s'accompagne d'autre part de la nécessité de repenser ce découpage empreint d'eurocentrisme, de proposer un découpage du temps qui rende compte de l'évolution de l'Afrique dans le temps et de saisir sa trajectoire dans la marche du monde. Dans cette perspective, il est alors apparu que la périodisation de l'histoire africaine pouvait s'articuler en six phases : 1) les civilisations paléolithiques caractérisées par un leadership incontestable de l'Afrique ; 2) la révolution du néolithique et ses conséquences (essor démographique, migrations, etc.) ; 3) la révolution des métaux ou le passage des clans aux royaumes et empires ; 4) les siècles de réajustement : premiers contacts européens, traite des Noirs et ses conséquences (XV^e-XIX^e siècles) ; 5) l'occupation européenne et les réactions africaines, jusqu'au mouvement de libération d'après la Seconde Guerre mondiale ; 6) et l'indépendance et ses problèmes (Ki-Zerbo, 1978, p. 26). Théophile Obenga (1996, p. 127) cinq articulations : 1) la période égypto-nubienne ; 2) la période de l'invasion hellénique ; 3) l'épopée des civilisations des empires du Soudan ; 4) les grandes périodes de dominations négrière et coloniale ; 5) l'ère du nouveau africain à partir des indépendances. Plus récente, l'approche suggérée par Daniel Abwa (2020, p. 46), toujours en cinq axes, se rapproche de ce découpage : 1) l'Afrique ancienne ou des temps immémoriaux ; 2) l'Afrique de la traite négrière ; 3) l'Afrique des colonies ou le temps des colonies en Afrique ou encore l'Afrique occupée ; 4) l'Afrique de la révolution ou l'Afrique de la lutte pour l'indépendance ou le temps de la libération de l'Afrique ; 5) l'Afrique depuis les indépendances ou l'Afrique face aux convoitises nouvelles.

La périodisation n'apparaît pas comme une préoccupation dans l'écriture chez Mbembe. Il suggère par contre le paradigme de l'enchevêtrement pour éclairer les relations rhizomiques du passé. D'après cette acception, ce qui passe pour être le temps propre est indissociable du tout. L'acception linéaire du temps renforce en effet les parallèles ; alors que la concomitance ou la simultanéité des processus articule le schéma d'un entrelacement entre les séquences. Autrement dit, le temps ne peut s'énoncer et s'étudier de manière optimale que dans la pluralité. Au-delà d'un simple transfert de pouvoir politique de la métropole aux anciennes possessions coloniales, la décolonisation apparaît ainsi, par exemple, comme un temps d'ouverture et de devenirs pluriels qui ébrèche le dôme chronologique statique du discours colonial. Contrairement à la colonisation, la décolonisation dit-il représente « le temps de la bifurcation vers d'innombrables futurs » (Mbembe, 2010, p. 11) ou encore un moment dont « la signification politique essentielle résida dans [...] *la volonté de vie* [mais aussi un] mouvement de repotentialisation » et une expérience d'émergence et de redéfinition par le colonisé de son rapport au temps et au monde (*Ibid.*, p. 9-19 et 59). Ainsi, alors que la rencontre les mondes s'intensifie avec celle des flux de diverses natures, le temps devrait s'envisager comme un « enchevêtrement des temporalités [dans lequel] l'approvisionnement du temps mondial passe désormais par la domination de l'espace, sa mise en mouvement et la mise en circulation de ses ressources » (Mbembe, 2005, p. 48-49). À partir de l'Afrique, le temps mondial en question prend relief dans l'assombrissement des rapports sociétaux par la violence jadis inhérente aux relations de pouvoirs en colonie (voir Fanon, 1952 et 1961). C'est pourquoi Mbembe (2000, p. xii) affirme que « *De la postcolonie* cherche à prolonger une tradition africaine de réflexion critique sur ce qu'il faut bien appeler *la politique de la vie à une époque où le frère et l'ennemi ne font plus qu'un* – le frère ennemi reprenant Fabien Éboussi Boulaga, et s'[efforce] de *penser avec et contre* Fanon ».

La colonisation constitue ainsi le moment au cours duquel l'essence des rapports entre les sociétés africaines et les autres se ramène la violence multiforme et ubiquitaire. Elle prolonge celle qui sous-tend l'expansion du capitalisme mercantile qui a parachevé la connexion des continents. Ce temps de violence, au creuset duquel s'ouvre l'histoire contemporaine de l'Afrique, commun à la traite esclavagiste et à la colonisation, est le « dépôt amer » ou le « corps nocturne de la démocratie » :

Dès leur origine, les démocraties modernes ont toujours fait preuve de tolérance à l'égard d'une certaine violence politique, y compris illégale. Elles ont intégré dans leur culture des formes de brutalité portées par une gamme d'institutions privées agissant en surplomb de l'État, qu'il s'agisse des corps francs, de milices et autres formations paramilitaires ou corporatistes [...]. La paix civile en Occident dépend donc en grande partie des violences au loin, des foyers d'atrocités que l'on allume, des guerres de fiefs et autres massacres qui accompagnent l'établissement des places fortes et des comptoirs aux quatre coins de la planète (Mbembe, 2016, p. 27-31).

En attirant l'attention sur la violence comme matrice du *factotum*, Mbembe (2020) ancre les relations entre les peuples et les nations dans un présent décadent, dégradé par l'inimitié et la mise en incandescence du monde. Par-delà le prisme de l'altérité qui est au cœur des traditions historiographiques dominantes sur l'Afrique, le concept de « postcolonie » ambitionne ainsi de lever une lucarne rendant compte du contraste entre le rejet de civilisation des mœurs des relations internationales et l'escalade de la violence renforcée par la double conflagration du siècle dernier. Les deux conflits mondiaux sont eux-mêmes des avatars de tensions entre les chancelleries occidentales depuis la course aux colonies, et enveloppent la culture et la civilisation des mœurs politiques contemporaines. Cet enchevêtrement inscrit l'Afrique non pas comme entité entière à part de l'historiographie universelle, mais comme constitutive sans laquelle le tout ne saurait s'appréhender. Dans un contexte où se planétarise la condition africaine, le devenir nègre du monde et l'afropolitanisme, peuvent alors s'appréhender comme des prolongements du contenu que Mbembe donne à la postcolonie dans l'élaboration des narratifs historiques sur l'Afrique contemporaine.

2.2. La repotentialisation du sens comme fonction de l'écriture

Le dépassement des approches classiques d'écriture de l'histoire de l'Afrique repose, chez Mbembe, sur une grammaire du questionnement et d'ouverture. Le projet heuristique derrière son usage du concept de postcolonie repose en effet sur un travail de refondation, dont la finalité est de « réenchanter » l'Afrique et de la sortir du pessimisme dans lequel les « études africaines » l'ont emprisonnée. Ainsi, affirme-t-il :

Nous cherchons désormais à écrire l'Afrique dans un contexte caractérisé plus que par le passé, par la reconnaissance de la pluralité des savoirs [...]. Le passé récent montre, en effet, que les outils à partir desquels l'on rendait compte de la vie humaine en général et de l'Afrique en particulier manquent désormais de pertinence. Ils obscurcissent plus qu'ils n'illuminent les choses. Plus généralement, un sentiment de profonde aliénation s'est installé par rapport aux sciences sociales et par rapport à leur capacité de rendre effectivement compte des *mondes de la vie* et de la diversité des langages dans lesquels ces mondes s'expriment (langage esthétique, religieux, moral, scientifique...). Le scepticisme quant au pouvoir des sciences sociales d'analyser, d'expliquer, de prédire le cours de l'histoire des sociétés et de libérer ces dernières des servitudes de tout genre a été renforcé par le nihilisme postmoderne, l'afropessimisme et son autre démon, l'afrocentrisme, les diverses sortes de néo-évolutionnismes caractéristiques des discours de notre époque. Il n'est pas certain que cette

crise puisse être surmontée par un simple recours aux notions d'hybridité, de multiplicité et de contingence (Mbembe, 2000, p. 26 et 29).

Sur cette lancée, l'écriture de l'histoire, et plus globalement l'étude des sociétés africaines, doit s'opérer à partir de catégories dont la valeur heuristique découle avant tout de leur plus-value philosophique, littéraire, artistique, esthétique et stylistique. Cette approche est permettrait de saisir les multiples facettes de la vérité historique dans un faisceau chronologique universelle, rendu complexe par les enchevêtrements divers. La finalité étant de produire un narratif cohérent et logique, il s'agit de s'engager désormais dans la voie d'une écriture qui conduise le lecteur à la rencontre de ses propres sens. C'est dans ce sens que Mbembe (2000, p. 34) écrit : « Embrassant volontiers une perspective philosophique [...], l'intuition qui nous a guidés est qu'il existe, pour chaque temps et pour chaque époque, un "propre", un "particulier". Ce propre et ce particulier sont constitués par un ensemble de pratiques matérielles, de signes, de figures, de superstitions, d'images et de fictions qui, parce que réellement éprouvées par eux, forment ce que l'on pourrait appeler leur "vivre au monde concret" ». La construction du récit historique sur l'Afrique est ainsi restaurée dans sa vocation à interdisciplinaire et refondée sur la diversité des sources. Depuis le colloque du Caire de 1974, on en était en effet arrivé au consensus selon lequel entamer l'écriture d'une histoire authentique de l'Afrique devait tenir compte des « sources et des structures propres à l'Afrique », en privilégiant une vision intérieure et en démontrant l'unité du continent africain (UNESCO, 1986[1978]). L'on avait obtenu la validation des sources orales.

Dans un contexte où l'un des enjeux de l'écriture est de rendre compte à la fois des dynamiques du dedans et dehors, la notion de sources d'écriture de l'histoire est bousculé par Mbembe. Il parle d'archives, certes, comme trace écrite du passé qui renseigne sur le passé, mais aussi d'archives de l'humanité. Dans une époque caractérisée par l'accroissement des flux, appréhender l'Afrique dans un rapport synallagmatique avec le monde requiert une écriture « à l'aise avec les archives de toute l'humanité » (Mbembe et Sarr, 2017, p. 7). Il s'agit d'éclairer la condition humaine en décryptant les actes posés par l'homme dans le temps ainsi que la manière dont il appréhende le temps en question. C'est une conception du monde en tant qu'espace de confrontations entre le local et l'universel au creuset duquel prennent sens les concepts d'afropolitanisme et d'Afrique-Monde, c'est-à-dire comment les Noirs font corps avec le monde et comment le monde converge vers l'Afrique. Cette approche étend la perspective de l'économie politique jusqu'à l'imaginaire. Elle précise et complète aussi les analyses sur le système-monde (Amin, 1988 ; Wallerstein, 2004). Dans cette perspective, l'Afrique n'est plus une singularité estropiée ou une humanité à part, mais une partie intégrante de cette dernière.

Conclusion

Science des hommes dans le temps (Bloch, 1952), l'histoire est née du questionnement et a forgé son objet et ses méthodes à travers une tradition de débats. Elle a souvent plus eu besoin de controverse que d'unanimité pour évoluer. À ce titre, s'il y a un débat qui est apparu aussi tôt que l'histoire s'est constituée comme discipline, c'est celui relatif à la manière dont il convient d'aborder le passé pour permettre d'en rendre compte et d'éclairer le présent. Ce débat, à la fois d'intérêt méthodologique et épistémologique, ne laisse indifférent aucun historien

dont l'expérience dans le monde la recherche scientifique autorise un questionnement sur le processus de construction de l'histoire et du sens. Chez Achille Mbembe cet enjeu soulève un certain nombre d'exigences. Il s'agit d'une part d'inscrire le processus d'écriture de l'histoire dans un rapport dialectique avec les limites des discours historiographiques afropessimiste et afrocentristes en ce qu'ils ne permettaient plus de rendre compte du temps vécu. D'autre part, il est question de redynamiser la pensée historique et de la rétablir dans sa téléologie d'origine : saisir l'homme en tant qu'être rationnel responsable de ses actes, au-delà des présupposés philosophiques qui buttent sur l'altérité, la catégorisation et la hiérarchisation des races et des peuples. En fait, « que l'Histoire soit la marche du progrès vers une plus grande liberté pour le plus grand nombre (Hegel), qu'elle soit l'avènement d'une égalité démocratique généralisée (Tocqueville) ou alors, qu'elle apparaisse comme le déclin inexorable de civilisations aux jours limités (Spengler), les lectures de l'Histoire sont multiples » (Meyer, 2013, p. 9). Ainsi, le projet épistémique postcolonial inaugure-t-il une perspective nouvelle de *pensée sur la pensée* (voir Wallerstein, 1999) dans les sciences humaines sociales en Afrique. Dans ce sens, les usages concept de postcolonie chez Mbembe consacrent la nécessité d'un dépassement et d'une refondation des approches historiques des sociétés africaines. L'on retient aussi de la temporalité ramifiée la pluralité des trajectoires historiques et de l'Afrique-Monde l'ouverture sur le large. Ces entrées constituent une rampe grammaticale pour l'émancipation des humanités africaines.

Bibliographie

Abadie, Delphine (2014), « *De la postcolonie* d'Achille Mbembe. Recension d'une hypothèse cardinale sur le devenir de l'Afrique », *Thinking Africa*, note de recherche n° 8. En ligne à https://www.thinkingafrica.org/V2/wp-content/uploads/2014/03/de_la_postcolonie_NDR.pdf.

Abwa, Daniel (2020), *Écrire et enseigner une histoire des vaincus pour une Afrique qui gagne*, Yaoundé, Clé.

Amin, Samir (1988), *L'eurocentrisme : critique d'une idéologie*, Paris, Anthropos-Economica.

Arjun, Appadurai (1996), *Modernity at Large: Cultural Dimensions of Globalization*, Minneapolis, University of Minnesota Press.

Bah, Thierno Moctar (2015), *Historiographie africaine : Afrique l'Ouest, Afrique centrale*, Dakar, CODESRIA.

Behr, Valentin (2015), « Genèse et usages d'une politique publique de l'histoire : la "politique historique" en Pologne », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, n° 46, p. 21-48. En ligne à <https://www.cairn.info/revue-d-etudes-comparatives-est-ouest1-2015-3-page-21.htm>. DOI : 10.3917/receo.463.0021.

Bloch, Marc (1952), *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, 2^e édition, Paris, Armand Colin.

Bod, Rens (2013), *A New History of the Humanities. The Search for Principles and Patterns from Antiquity to the Present*, Oxford, Oxford University Press.

Chakrabarty, Dipesh (2008[2000]), *Provincializing Europe: Postcolonial Thought and Historical Difference*, New Jersey, Princeton University Press.

- Dika-Akwa Nya Bonambele (1982), *Les problèmes de l'Anthropologie et de l'histoire africaine*, Yaoundé, Clé.
- Diop, Cheikh Anta (1979[1954]), *Nations nègres et culture, de l'antiquité nègre égyptienne aux problèmes culturels de l'Afrique noire d'aujourd'hui*, Paris, Présence Africaine.
- Ela, Jean-Marc (1994), *Restituer l'histoire aux sociétés africaines : promouvoir les sciences sociales en Afrique noire*, Paris, L'Harmattan.
- Fanon, Frantz (1952), *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil.
- Fanon, Frantz (1961), *Les damnés de la terre*, Paris, Maspéro.
- Febvre, Lucien (1992[1952]), *Combats pour l'histoire*, Paris, Armand Colin.
- Halphen, Louis (2005), *Introduction à l'histoire*, Paris, Presses universitaires de France.
- Hama, Boubou et Ki-Zerbo, Joseph (1999). « Place de l'histoire dans la société africaine ». Ki-Zerbo, Joseph. *Histoire générale de l'Afrique. Tome 1 : méthodologie et préhistoire africaine*, Paris, UNESCO, p. 65-76.
- Heers, Jacques (2006), *L'histoire assassinée : les pièges de la mémoire*, Versailles, Éditions de Paris.
- Ki-Zerbo, Joseph (1978), *Histoire de l'Afrique noire, d'hier à demain*, Paris, Hatier.
- Kouosseu, Jules (2010). « Historiographie nationaliste et nationale comme riposte à l'ethnographie africaniste ». *Nka'- Revue la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Dschang*, n° 001, p. 207-217.
- Mbembe, Achille (1993), « Écrire l'Afrique à partir d'une faille », *Politique africaine*, n° 51, p. 69-97. En ligne à www.persee.fr/doc/polaf_0244-7827_1993_num_51_1_5687. DOI : <https://doi.org/10.3406/polaf.1993.5687>.
- Mbembe, Achille (2000), *De la postcolonie : essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris, Karthala.
- Mbembe, Achille (2001), *On the Postcolony*, Berkeley, University of California Press.
- Mbembe, Achille (2005), « À la lisière du monde : frontières, territorialité et souveraineté en Afrique », in Benoît Antheaume et Frédéric Giraut (dir.), *Le territoire est mort, vive les territoires ! Une (re)fabrication au nom du développement*, Paris, IRD Éditions, p. 47-77. En ligne à https://horizon.documentation.ird.fr/exl-doc/pleins_textes/divers10-07/010035247.pdf.
- Mbembe, Achille (2010), *Sortir de la grande nuit : essai sur l'Afrique décolonisée*, Paris, La Découverte.
- Mbembe, Achille (2013), *Critique de la raison nègre*, Paris, La Découverte.
- Mbembe, Achille (2016), *Politiques de l'inimitié*, Paris, La Découverte.
- Mbembe, Achille (2017), « Penser le monde à partir de l'Afrique », in Achille Mbembe et Felwine Sarr (dir.), *Écrire l'Afrique-Monde*, Dakar/Paris, Jimsaan/Philippe Rey, p. 379-390.
- Mbembe, Achille (2020), *Brutalisme*, Paris, La Découverte.

Mbembe, Achille et Sarr, Felwine (2017), « Penser pour un nouveau siècle », in Achille Mbembe et Felwine Sarr (dir.), *Écrire l'Afrique-Monde*, Dakar/Paris, Jimsaan/Philippe Rey, p. 7-13.

Meyer, Michel (2013), *Qu'est-ce que l'Histoire ? Progrès ou déclin ?* Paris, Presses Universitaires de France.

Mveng, Engelbert (1963), *Histoire du Cameroun*, Paris, Présence Africaine.

Ndlovu-Gatsheni, Sabelo (2021), « The cognitive empire, politics of knowledge and African intellectual productions: reflections on struggles for epistemic freedom and resurgence of decolonisation in the twenty-first century », *Third World Quarterly*, vol. 42, n° 5, p. 882-901. En ligne à <https://ideas.repec.org/a/taf/ctwqxx/v42y2021i5p882-901.html>. DOI : 10.1080/01436597.2020.1775487.

Noumbissie Tchouaké, Maginot (2017), *Bamiléké ! La naissance du maquis dans l'Ouest-Cameroun*, Yaoundé, Ifrikiya.

Obenga, Théophile (1980), *Pour une nouvelle histoire*, Paris, Présence africaine.

Obenga, Théophile (1996), *Cheikh Anta Diop, Volney et le Sphinx : contribution de Cheikh Anta Diop à l'historiographie mondiale*, Paris, Présence Africaine/Khépera.

Obenga, Théophile (2001), *Le sens de la lutte contre l'africanisme eurocentriste*, Paris, L'Harmattan/Khepera.

Pountougnigni Njuh, Ludovic Boris (2017), « L'arme archéologique dans les discours des africanistes au XX^e siècle : la rupture du colloque du Caire de 1974 », *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, n° 46, p. 107-121. En ligne à <https://www.cairn.info/revue-bulletin-de-l-institut-pierre-renouvin-2017-2-page-107.htm>. DOI : <https://doi.org/10.3917/bipr1.046.0107>.

Tickner, Arlene and Wæver, Ole (eds.) (2009), *International Relations Scholarship around the World*, London/New York, Routledge.

UNESCO (1986[1978]), *Le peuplement de l'Égypte ancienne et le déchiffrement de l'écriture méroïtique. Actes du colloque tenu au Caire du 28 janvier au 3 février 1974*, Paris, UNESCO.

Vansina, Jan (1999), « La tradition orale et sa méthodologie », in Joseph Ki-Zerbo (dir.), *Histoire générale de l'Afrique – Tome 1 : Méthodologie et préhistoire africaine*, Paris, UNESCO, p. 167-190.

Wallerstein, Immanuel (1999), « Introduction: Why Unthink? », in Immanuel Wallerstein (ed.), *Unthinking Social Science: The Limits of Nineteenth Century Paradigms*, Cambridge, Polity Press, p. 1-26.

Wallerstein, Immanuel (2004), *World-System Analysis: An Introduction*, Durham/London, Duke University Press.

Biographie

Ludovic Boris Pountougnigni Njuh est historien, enseignant-chercheur à l'Université Assane Seck de Ziguinchor (Sénégal). Il est membre du Centre de Recherches Interdisciplinaires sur les Langues, les Littératures, l'Histoire, les Arts et

les Cultures (CREILHAC) dans la même université et chercheur associé à l'Unité de Recherches Politiques, Stratégiques et Sociales (URPOSSOC) de l'Université de Dschang (Cameroun). Auteur de plusieurs publications, ses travaux portent sur la géopolitique de l'intégration en Afrique et les approches conceptuelles et culturelles de son insertion dans la mondialisation. E-mail : ludovic.njuh@univ-zig.sn.